

SECOND DIALOGUE

—

LA RELIGION

SECOND DIALOGUE

LA RELIGION

La nature. — Conversation au sommet du Vésuve au lever du soleil. Discussion sur la vision du Colisée. Les rêves. — Reprise du problème de l'état primitif de l'humanité. Revendication de la loi du progrès et de la puissance de la raison humaine. Arguments du catholicisme. — Les religions et la religion. La foi en l'action miraculeuse de Dieu est une *idée* dans l'homme. Christianisme et libre examen. Dieu et l'immortalité.

Les mêmes amis, Ambrosio et Onuphrio, qui m'avaient accompagné à Rome pendant l'hiver, à l'époque de la vision précédente, m'accompagnèrent à Naples pendant le printemps. Diverses conversations philosophiques s'engagèrent de temps à autre entre nous pendant le cours de notre voyage, conversations souvent importantes et auxquelles la diversité de nos opinions imprima un caractère de discussion sérieuse. Il sera intéressant de rapporter ici l'un de ces entretiens, qui eut lieu un soir sur le sommet du Vésuve. La nature de ces méditations se trouve en connexion

avec la vision du Colisée, et présente un double aspect scientifique et philosophique.

Nous avons atteint avec quelque difficulté le bord du cratère, et nous admirions la scène merveilleuse qui nous entourait. Bientôt nous nous trouvâmes installés sur la cime, comme sur la terrasse d'un observatoire, et la conversation s'engagea sur le grand spectacle déployé sous nos regards.

« Il est difficile de dire si c'est la sublimité ou la beauté qui domine dans ce spectacle, fit d'abord remarquer *Philaléthès*¹. La nature apparaît tantôt souriante et tantôt sombre, dans son activité comme dans son repos. Volcan terrifiant ! quelles forces sont enfermées dans ce colossal laboratoire de la nature, avec ses feux incessants, son tonnerre et ses éclairs souterrains, ses tourbillons de fumée, ses pluies de pierre, ses fleuves de lave en fusion ! Quel contraste entre l'obscurité du cratère, les ruines et la désolation qui l'entourent, et la scène luxuriante de là-bas ! Là, nous voyons de riches campagnes couvertes de houblon, de maïs, de millet, traversées par des allées d'arbres qui

1. Ce troisième personnage paraît représenter sir Humphry Davy lui-même.

supportent de gracieuses et verdoyantes guirlandes de vignes ; les orangers et les citronniers couverts de fruits d'or tapissent les vallons abrités ; les oliviers s'étendent sur les côtes ; des îles empourprées dans les rayons du soleil couchant parsèment la mer à l'occident, et le ciel est coloré d'une teinte rougeâtre qui, insensiblement, se fond dans la pure lumière de l'azur ; les montagnes lointaines gardent encore une partie de leurs neiges de l'hiver, mais il semble qu'on voie ces neiges se fondre, lorsqu'elles réfléchissent ainsi les rayons du soleil couchant, brûlant comme une flamme sur la mer. Devant ce grand spectacle même, l'homme ne paraît-il pas être encore l'émule de la nature ? La ville étendue à nos pieds est toute en activité ; la baie est couverte de barques, une foule affairée se coudoie sur la plage ; de toutes parts on voit en action les œuvres de la société civilisée : ici des maisons en construction, là des navires au chantier, plus loin une fabrique de cordages, et dans la campagne lointaine les travaux du cultivateur ; non-seulement nous apercevons d'ici ce vaste ensemble d'arts utiles, mais on peut même encore deviner, d'où nous sommes, les amusements d'une capitale un peu frivole. Ne voyez-vous pas là-bas ce peuple

mélangé qui entoure un polichinelle, ces groupes qui se pressent autour des baraques, et ces lazaroni qui font consister leur bonheur à manger et surtout à boire ?

AMBROSIO. — Nous n'avons pas seulement sous les yeux la puissance et l'activité de l'homme tel qu'il existe en notre siècle, puissance dont le bateau à vapeur qui part en ce moment pour Palerme nous présente un magnifique symbole ; mais nous pourrions aussi voir des scènes capables de nous transporter au sein de l'antiquité, et, pour ainsi dire, de nous faire revivre au temps des âges disparus. Ces petits bâtiments carrés, à peine visibles dans le lointain, sont les tombeaux des hommes qui furent illustres parmi les premiers colons grecs du pays ; et ces rangées de maisons sans toits, qui paraissent en construction, forment une ville romaine restaurée de ses cendres, cité qui pendant des siècles est restée comme effacée de la terre¹. Lorsqu'on l'étudie en détail, on a de là peine à éviter l'illusion que ce ne soit pas une ville nouvelle qui s'élève ; on est tenté de se demander où sont les ouvriers, tant les murailles sont bien conservées, tant les couleurs sont res-

1. Pompéi.

tées fraîches et vives. Me permettez-vous de vous dire que pour moi rien ne manque à cette scène pour en faire un épitome magnifique de tout ce qu'il y a d'admirable dans la nature et dans l'art ? mais que pourtant je trouverais cette miniature plus parfaite encore, si l'on pouvait ajouter à toutes ces richesses une belle rivière et une cascade !

PHILALÈTHÈS. — Voilà une singulière idée ! Vous éprouvez le besoin de faire des additions à une scène qu'il est impossible d'embrasser en un même coup d'œil, et qui surtout présente à la fois tant de sujets à la mémoire, à l'imagination et aux sens ? Eh bien ! il y a justement une rivière dans la vallée, entre Naples et Castel del Mare ; vous pouvez distinguer d'ici son fil d'argent, et même, dans le lointain, l'écume blanche de sa course torrentueuse. Laissez-moi ajouter à mon tour que, si vous étiez géologue, vous trouveriez ici un choix tout particulier de sujets d'études, que l'on ne découvre pas à première vue dans le spectacle apparent qui nous entoure. Le paysage de Somma, par exemple, qui est devant nous, offre un exemple remarquable d'une montagne formée de dépôts marins, et qui a été soulevée par le feu souterrain ; et là-bas, à la base, ces veines singulières et larges, que vous voyez d'ici

s'élever à travers la substance des couches, sont composées de porphyre volcanique ; elles nous donnent un exemple authentique du mode de génération des roches et des formations minérales.

ONUPHRIO. — En passant par Portici, sur le chemin qui contourne la base du Vésuve, il me semble avoir remarqué une pierre, portant une ancienne inscription romaine, et qui se trouve encadrée dans le portail du palais moderne des Barberini.

PHILALÉTHÈS. — Ce n'est pas là une circonstance bien rare ; la plupart des pierres dont on s'est servi pour construire les palais de Portici avaient déjà été employées, il y a plus de deux mille ans, dans les constructions élevées par les Romains ou les Grecs colons, et c'est un fait digne de remarque que les monuments d'Herculanum, ville couverte de cendres et de lave depuis la première éruption vésuvienne dont on parle dans l'histoire (il y a plus de dix-sept cents ans), doivent avoir été construits de matériaux volcaniques, produits par quelque action antéhistorique de la montagne. C'est encore un intéressant sujet de méditations, de penser que l'homme, n'écoutant ni la voix du temps, ni les avertissements de la nature, devait continuer pendant tant de siècles à bâtir ses cités

avec des matériaux volcaniques et dans ces régions exposées aux forces destructives de la nature.

ONUPHRIO. — Cette dernière réflexion me rappelle une idée que Philaléthès a émise, en nous racontant le rêve original qu'il nous a présenté comme réel. C'est que les faits importants qui peuvent être utiles au monde ne sont jamais perdus, et peuvent être comparés à ces pierres qui, couvertes de cendres ou cachées sous des ruines, sont sûres néanmoins de voir encore le jour et d'être utilisées, dans l'avenir, sous quelque forme nouvelle.

AMBROSIO. — Je n'admets pas absolument l'exactitude de l'analogie dont parle Onuphrio. Quant à la fameuse vision, je souhaiterais volontiers de l'entendre expliquer par Philaléthès. Je la considère comme une espèce de résumé poétique de ses opinions philosophiques, et je sens le besoin d'avouer tout simplement que ce songe n'est pas autre chose, pour moi, qu'une toile habilement tramée par son imagination, pour nous attraper comme de pauvres mouches voltigeant sur l'aile de la curiosité et se laissant prendre au premier piège.

PHILALÉTHÈS. — Vous êtes dans l'erreur, Am-

brosio. Si vous y tenez absolument, je vous accorderai que le rêve ne s'est pas accompli tout entier au Colisée ; mais, soit en ce lieu, soit en d'autres circonstances, ces choses me sont réellement apparues pendant mon sommeil. Une fois, très-certainement, il me sembla quitter la terre et prendre mon essor dans l'espace infini, sous la conduite d'un génie tutélaire. L'origine et les progrès de la société civile sont, de la même manière, les parties d'un autre rêve que je fis il y a quelques années ; et c'est dans la rêverie où je restai plongé après que vous m'eûtes quitté dans le Colisée, que j'associai ensemble toutes ces pensées, et leur donnai la forme sous laquelle elles se succèdent dans cette vision.

AMBROSIO. — Alors, nous pouvons sans doute la considérer comme la représentation exacte de vos véritables et intimes convictions.

PHILALÉTHÈS. — Sans doute. Je ne suis pas, néanmoins, tout à fait convaincu que les rêves donnent toujours la représentation exacte de l'état de notre esprit. Certainement, il n'y a pas absolument d'idées nouvelles produites pendant le sommeil ; et cependant, j'ai éprouvé dans ma vie plus d'un cas de combinaisons extraordinaires effectuées dans mon esprit pendant le sommeil,

et qui ont eu une influence considérable sur mes sentiments, sur mon imagination et sur ma santé.

ONUPHRIO. — Eh ! Philaléthès, n'allez-vous pas devenir visionnaire, avec de telles idées ? Ne craignez-vous point d'être mis au rang de Jacob Böhme et d'Emmanuel Swedenborg ? Dans les siècles passés, vous auriez pu être un prophète, sans doute, un Mahomet savant ! — Vous seriez bien aimable de nous faire connaître un de ces exemples qui ont produit une influence si merveilleuse sur votre imagination et sur votre santé ; nous pourrions ainsi former quelque jugement sur la nature de votre seconde vue, juger s'il y a là quelque base sérieuse, ou si ce n'est pas plutôt là, comme je le crois réellement, des inventions toutes gratuites de la fantaisie, des rêves sur des rêves.

PHILALÉTHÈS. — J'avoue, mes chers compagnons, que je n'attends d'abord de votre part qu'une franche incrédulité. Je m'expose au ridicule dans tout ce que je vais vous raconter. Laissez-moi pourtant vous confier de suite une simple histoire. Il y a à peu près un quart de siècle, comme vous le savez, que je fis une grave maladie de cette forme terrible connue sous le nom de fièvre typhoïde (ou des prisons), pendant que

j'étais occupé à exécuter un système de ventilation dans une des grandes prisons de Londres. La fièvre était forte et dangereuse ; tant que la fièvre dura, mon délire, mes rêves furent très-pénibles ; mais quand la faiblesse s'ensuivit et que, pour mes médecins, la probabilité de la mort paraissait plus grande que celle de la vie, un changement complet se passa dans les arrangements de mes idées. Je tombai et restai quelque temps sans connaissance et dans un état léthargique. Or, pendant cet état, mon esprit était particulièrement actif : j'avais toujours devant moi la forme d'une douce jeune fille, avec laquelle je me trouvais engagé dans une conversation fort intéressante et non moins spirituelle.

AMBROSIO. — La forme d'une dame dont vous étiez amoureux, sans doute ?

PHILALÉTHÈS. — Pas du tout : j'aimais passionnément alors, il est vrai ; mais l'objet de mon amour était une belle jeune femme brune, type Louis XV, à la physionomie espagnole, aux yeux brillants, aux sourcils minces finement arqués et à la noire chevelure ; tandis que, au contraire, mon apparition avait des cheveux châtain clair aux reflets d'or modestement ondulés, des yeux de la nuance de l'horizon de la mer

bleue, un teint légèrement rosé, et, autant que je puis me rappeler, ne ressemblait, en aucune façon, à nulle de ces formes qui excitaient mes imaginations amoureuses de première jeunesse. Pendant plusieurs jours, sa figure resta si distincte devant mon esprit, qu'elle devint presque une image visuelle. A mesure que je repris mes forces, ces visites de mon bon ange (car c'est ainsi que je l'appelais) devinrent de moins en moins fréquentes, et quand je fus revenu à la santé, elles cessèrent tout à fait.

ONUPHRIO. — Je ne vois rien de bien extraordinaire dans tout cela. — Ce n'était qu'une réaction de votre système nerveux après votre grande faiblesse ; et, pour un jeune homme de vingt-cinq ans, il y a peu d'images plus agréables que celle d'une jeune fille aux yeux mélancoliques, au teint juvénile, à la chevelure ondoiyante.

PHILALÉTHÈS. — Mais si j'ajoute que tous mes sentiments et toutes mes conversations avec la vierge de ma vision restèrent d'une nature purement et essentiellement intellectuelle ?

ONUPHRIO. — Oui, c'est possible, — pendant que vous étiez malade !...

PHILALÉTHÈS. — Je ne vous permets pas de vous moquer de cet incident, jusqu'à ce que vous ayez

entendu la seconde partie de mon histoire. Dix ans après avoir été rétabli de ma fièvre, à une époque où presque tout souvenir de la vision était évanoui, l'objet même de cette vision me fut présenté sous la forme d'une jeune fille fort belle et gracieuse, de quatorze à quinze ans, que je rencontrai par hasard pendant mes voyages en Illyrie ; je ne puis dire, pourtant, que l'impression faite sur mon esprit par cette jeune fille ait été très-puissante. Maintenant, vient la partie singulière de mon histoire.

Dix ans après, c'est-à-dire vingt ans après la fièvre, étant de nouveau extrêmement faible par suite d'une maladie fort grave qui pendant plusieurs mois menaça sérieusement ma vie, et mon esprit étant abattu dans un état de tristesse et de lassitude profonde, je rencontrai, dans un voyage que je faisais pour ma convalescence, la personne même qui avait été représentée dans mes visions, et dont la jeune fille de tout à l'heure m'avait déjà offert la vivante image. Or, *c'est à la bonté et aux soins de cette personne que je dois tout ce qu'il me reste de l'existence.* Ma tristesse disparut graduellement, et, quoique ma santé ait toujours été faible, la vie recommença de nouveau à m'offrir quelques charmes, ce que je croyais

m'être désormais refusé ; de sorte que je ne pus m'empêcher d'identifier l'ange vivant actuel avec l'ange gardien de mes visions de jeunesse.

ONOPHRIO. — Vraiment, je ne vois rien du tout dans ce fait (ni dans la première, ni dans la seconde partie) de plus que l'influence d'une imagination surexcitée par la maladie. Depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse, la femme est notre ange gardien et notre consolatrice ; et il est très-probable que toute autre intéressante personne qui vous eût soigné dans votre dernière maladie vous eût rappelé de même vos souvenirs de la vision, — lors même que ses yeux eussent été verts et sa chevelure blond ardent ! Rien n'est plus vague que les images représentées en rêve pendant la fièvre et dans un état de susceptibilité du système nerveux ; par suite de votre dernière maladie, presque toute forme fût devenue la représentation de votre gardienne imaginaire. C'est ainsi que, par le pouvoir de l'imagination, des formes matérielles revêtent des attributs surnaturels, et que, de la même manière, les divinités imaginaires ont revêtu les formes de la mortalité. Les dieux mythologiques n'ont jamais été à mon avis, dans tous leurs caractères et attributs, que des êtres humains personnifiés. La forme angélique dont